

La guerre culturelle, une politique aux effets délétères

Théorisé en 1991 par un sociologue américain, le terme est passé dans le langage courant, décrivant un débat public polarisé autour de questions morales et une stratégie de conquête d'une hégémonie culturelle.

Par Valentine Faure , *Le Monde*, Publié le 05 mai 2021

Histoire d'une notion. « *L'Amérique est en pleine guerre culturelle (...) La fin à laquelle tendent ces hostilités est la domination d'un ethos culturel et moral sur l'autre.* » En 1991, James Davison Hunter, sociologue américain, expose dans son livre [Culture Wars. The Struggle to Define America](#) (Basic Books, non traduit) une théorie politique dont le nom emprunte au Kulturkampf de Bismarck – sa politique destinée à rompre les liens entre Rome et l'Eglise catholique d'Allemagne et à placer celle-ci, perçue comme une menace à l'unité nationale, sous la tutelle de l'Etat. La guerre culturelle oppose, selon Hunter, deux groupes transcendant les affiliations religieuses, « orthodoxes » et « progressistes », qui se déchirent sur les polémiques de l'époque – l'avortement, l'union des homosexuels, la distribution de préservatifs dans les écoles, etc. Loin de constituer des « éclairs de folie » venus « des marges politisées », ces batailles révéleraient « des visions fondamentalement opposées de la signification de l'Amérique : ce qu'elle a été, ce qu'elle est et ce qu'elle devrait être », chaque camp se voyant comme l'incarnation légitime des valeurs nationales.

L'expression a retrouvé une seconde jeunesse sous la présidence de Trump, qui, après l'ère pacifiée – au moins en apparence – de Barack Obama, a rouvert des batailles sanglantes autour de nouveaux fronts – #metoo, les droits des personnes transgenres, le mouvement [Black Lives Matter](#), l'avortement toujours – polarisant le pays. Dans la lignée des penseurs de la nouvelle droite française, qu'il admire, Steve Bannon, le conseiller de Trump, se réclamait d'un « gramscisme d'extrême droite ». Dans les années 1920, Antonio Gramsci, philosophe communiste italien, théorisa l'hégémonie culturelle, l'idée que le pouvoir politique s'adosse au pouvoir culturel. « *Politics is downstream from culture* », « le politique découle de la culture », est le mot d'ordre très gramsciste de *Breitbart News*, le site « d'information » en guerre contre le « marxisme culturel » des libéraux.

Contrôle de la culture populaire

« *Même à leurs moments d'influence électorale maximale – les présidences de Ronald Reagan et George W. Bush, les premières années du règne turbulent de Donald Trump –, les conservateurs se lamentent souvent d'avoir gagné la bataille politique mais perdu la culture. Ils ont raison* », écrit Ronald Brownstein dans *Rock Me on the Water* (HarperCollins, 2021, non traduit), un livre sur l'année – 1974 – où les libéraux auraient définitivement établi leur contrôle de la culture populaire. « *Les guerres culturelles sont une stratégie des conservateurs, en réaction au combat pour les droits civiques et les minorités, en partie gagnées* », explique l'historien des idées François Cusset. Ils s'emparent de faits divers comme celui de la « [Welfare Queen](#) », une Afro-Américaine fraudeuse aux aides sociales qui roulait en Cadillac, qui deviendra l'incarnation de « l'assistanat », l'histoire de tel artiste brûlant un drapeau américain dans une installation qui occasionnera un débat national, ou la censure de paroles de rap, « *autant de sujets qui sont en deçà de ce que l'on identifie comme politique, dont va se servir Reagan pour défendre la patrie, les family values, etc.* », note le philosophe Yves Citton.

En formant ainsi un « bloc historique gramscien », Reagan a pu faire la jonction entre les partisans du marché et les traditionalistes antimodernes. « *Les polémiques sur la political correctness prennent la place de débats autrement plus cruciaux, concernant notamment l'écart grandissant entre riches et pauvres* », écrit [Pierre Guerlain](#), professeur émérite de civilisation américaine, dans un article de la *Revue française d'études américaines* en 1998, paraissant décrire la situation actuelle. « *Lorsque l'on parle de morale, de valeurs, on puise dans des forces de conviction, d'engagement, de violence possible beaucoup plus intimes* », analyse Yves Citton.

C'est ce que décrit le politiste américain Ezra Klein comme les « identités empilées » : « *Si un groupe est d'accord sur l'anti-politiquement correct, l'identité se durcit autour de cette conviction, et on voyage ensemble vers d'autres croyances* », explique Mathieu Lefèvre, cofondateur du think tank [More in Common](#), qui voit la guerre culturelle, fonctionnant sur le principe du tiers exclu, créer des « faux binaires » aux effets délétères.

Climat hostile

Le format de débat public, tel que décrit par Hunter, s'applique au climat politique ambiant : hostile, polarisé entre camps persuadés d'incarner la vraie France au nom des mêmes valeurs (laïcité, universalisme, égalité) et brandissant la « *menace totalitaire* » (Hunter) qu'incarnerait l'autre. « *C'est un phénomène de fond de la politique occidentale, qui se déplace sur ces terrains-là, qui se droitise* », note François Cusset.

En 1991, Hunter disait déjà que la guerre culturelle était attisée par « *la technologie* », à savoir... le publipostage et les clips télévisés, qui excitaient l'émotivité et empêchait les « voix nuancées » d'être entendues. Les réseaux sociaux ont fait entrer les « *culture wars* » dans leur âge industriel. « [Le monde est pris au piège de la guerre culturelle américaine](#) », titrait *The Atlantic* en octobre 2020. « *L'Amérique a gagné l'Internet, et nous oblige maintenant à parler sa langue.* » Une guerre dont les perdants ne seront pas l'un ou l'autre camp, mais « *le milieu éclipsé* », disait déjà Hunter, captif de ces batailles qui ne sont pas nécessairement les siennes.